

RAÚL ARANA BUSTAMANTE

**Agression et transgression : les tabous brisés du langage
Gros mots et vulgarité dans l'espagnol du Mexique**

The main objective of this study is to propose new taxonomic models to describe and interpret the main linguistic expressions of vulgarity in Spanish-speaking countries, putting a special emphasis on "bad words" as criteria to class them have always been vague or ambiguous due to the following reasons: 1) Confusion between syntactic and semantic analysis; 2) Censorship and prudishness of lexicographers; 3) lack of a consistent analytical grid. By overcoming these methodological obstacles, this study sets up the guidelines for a new "argoto-jurological" typology of the Spanish lexicon (based on the study of slang and bad words). To do so, we integrate universal categories such as « mot-souche » ("root-word") and « mot tabou » ("taboo word") as well as some neologistic concepts applicable to Mexican slang's specific phenomena such as "minimalist euphemism", "acrophonemic stigmatization" and "coaxial polysemous asemantism".

L'objectif fondamental du présent travail (extrait de notre thèse de doctorat soutenue en 2003 à l'université Paris 5¹) est de proposer de nouveaux modèles taxinomiques pour décrire et interpréter les principales manifestations langagières de la vulgarité dans le monde hispanophone et plus particulièrement les « gros mots ». Ces unités lexicales, placées à la charnière entre la langue standard et les parlers argotiques, semblent être à l'origine d'une confusion théorique entre les notions de vulgarité, grossièreté et obscénité, produisant ainsi d'importantes lacunes lexicographiques. Les critères utilisés pour classer les « gros mots » de la langue espagnole ont été, jusqu'à présent, trop vagues ou

¹ Thèse de doctorat réalisée par Raul ARANA BUSTAMANTE sous la direction de Jean-Pierre GOUDAILLIER. Soutenue le 9 décembre 2003 à l'Université René Descartes (Paris 5).

ambigus. Ceci est principalement dû à trois causes : 1) le mélange des dimensions syntaxiques et sémantiques dans leur analyse et leur description ; 2) la prudence consciente ou inconsciente des lexicographes hispanophones, soumis ou non à une censure officielle explicite ; 3) l'absence d'une grille d'analyse logique et homogène applicable à toutes les variétés de la langue espagnole. C'est en essayant de surmonter ces trois obstacles méthodologiques que nous proposons une nouvelle typologie *argoto-jurologique* du monde hispanophone. Pour atteindre notre but, nous avons réalisé d'abord une description de cinq corpus lexicaux appartenant aux argots communs d'Espagne, du Mexique, d'Argentine, de Colombie et de République Dominicaine respectivement (environ 1400 unités lexicales au total), pour passer ensuite à une analyse plus approfondie de la structure sémantique et formelle des jurons et des insultes repérés dans ces corpus. La partie la plus importante de notre étude reste néanmoins la description détaillée des manifestations langagières de la vulgarité telle qu'elle est conçue au Mexique. C'est ici que nous avons introduit des catégories taxinomiques à vocation universelle comme « mots-souches » et « *mots tabous* » en proposant quelques néologismes à application plus spécifique, utiles pour la description de phénomènes propres à l'argot mexicain, tels que l'« *euphémisme minimaliste* », la « *stigmatisation acrophonémique* » et l'« *asémantisme polysémique coaxial* ».

En revenant au titre de ce travail, on s'apercevra qu'il prétend rendre compte des deux fonctions primordiales des gros mots, véhiculés par les jurons et les injures. Nous pourrions, d'ailleurs, changer la conjonction « et » par « ou », qui reflète mieux notre hésitation à mettre les termes *agression* et *transgression* côte à côte, étant donné que l'agression implique déjà une transgression : celle de la frontière entre la parole – devenue une arme symbolique – et l'espace vital de « l'autre », notre interlocuteur, notre « victime », notre « ennemi » (qui n'est souvent qu'un ami tourné en dérision ou devenu la cible momentanée de notre colère irrationnelle). Selon cette logique, nous pourrions même éliminer le premier terme du titre, mais le parallélisme implicite avec les *jurons* et les *injures*, qui ne sont que la matérialisation linguistique des transgressions (de tabous culturels ou de lois et règles implicites) et des agressions (qui impliquent, à la fois, une transgression), disparaîtrait fatalement.

Quant aux « tabous brisés », il s'agit non seulement des interdits culturels dont les gros mots sont les pourfendeurs typiques, mais aussi des restrictions linguistiques inhérentes aux modèles sémantiques de la langue (en l'occurrence, le castillan ou « espagnol » dans sa variété mexicaine), qui se voient ainsi bouleversées et mises en question par la créativité surabondante de la « grossièreté » qui, à l'instar d'une souche bactérienne, s'étend irrémisiblement dans tous les champs de signification pour leur donner une coloration « vulgaire » et/ou « obscène ». En fait, les *gros mots* et les expressions « *rudes* » sont tellement usités par l'ensemble des usagers dans la plupart des sociétés modernes, que l'on pourrait se demander, en s'appuyant sur des critères purement quantitatifs et de fréquence, s'ils ne constitueraient pas la norme plutôt que des *infractions*. Stigmatisés, mais très usités et assez bien connus par la plupart des gens, les gros mots se différencient des *argots* du fait que ces derniers sont normalement définis comme des lexiques utilisés par des groupes sociaux ou professionnels spécifiques. Mais pourquoi donc les gros mots figurent-ils dans les dictionnaires et ouvrages consacrés à l'étude et à la description des argots ? Quels sont les critères adoptés pour leur inclusion dans ce genre d'ouvrages ? Quels sont les traits sémantiques et/ou formels partagés par les gros mots avec les parlers argotiques ? Faut-il les considérer comme une catégorie lexicale à part ? Faut-il, au contraire, les inclure sans aucune réserve dans les dictionnaires de la langue courante dite *standard* ? Faudra-t-il redéfinir l'ensemble des concepts tels que *langage populaire*, *argot* ou *langue commune* ? Autant de questions auxquelles le présent travail prétend s'attacher pour établir des points de réflexion menant à un débat théorique valable pour toutes les langues, bien que notre analyse porte sur un cas très précis : l'argot mexicain. Un argot mexicain qui reste, et cela malgré le fait qu'il appartient à la communauté hispanophone la plus nombreuse du monde, un parler méconnu et à peine étudié. Les analyses purement linguistiques le concernant sont très rares, voire inexistantes. La plupart des ouvrages ayant trait à cette « *langue verte* » sont des compilations – en quantité et de qualité assez variables – de termes et expressions d'usage populaire publiées de façon sporadique.

Compte tenu des lacunes lexicographiques mentionnées, ainsi que de l'irrégularité des développements théoriques concernant les argots et les gros mots du monde hispanique, il serait presque impossible de tenter une étude

comparative suffisamment homogène de ses origines à nos jours. Le manque d'ouvrages qui intègrent les termes argotiques à la description de la langue standard est si préoccupant que même Ramón Menéndez Pidal, directeur de la *Real Academia Española de la Lengua* pendant 35 ans, signalait la nécessité d'un dictionnaire qui enregistrerait l'inventaire complet de la langue parlée et écrite en dépit de ses possibles conditions de durabilité (MENÉNDEZ PIDAL 1961, pp. 93-112). Cela nous montre le cas typique de l'intellectuel honnête prisonnier d'une institution caduque et rétrograde comme semble l'être, malgré tout, la *Real Academia* en raison de son caractère rigide et prescriptif et dont la devise officielle nous dit tout : « *Limpia, fija y da esplendor*¹ ! »

Notre objet d'étude, à cheval entre la jurologie et l'argotologie, peut paraître aux yeux de certains un sujet « *obsessionnel* », « *peu sérieux* » ou « *de mauvais goût* », mais pour paraphraser Pierre Guiraud nous dirons que ce genre d'analyses jettent « *une lumière instructive sur les mécanismes du langage et ces « structures profondes » dont l'étude et la description sont le principal objet de la linguistique moderne* » (GUIRAUD 1975, p. 8).

Si la linguistique moderne doit avoir comme but principal d'étudier sérieusement et systématiquement ces *structures profondes* dont parle Guiraud, elle ne saura le faire sans l'assistance d'autres sciences humaines telles que la sociologie et la psychologie. Ceci est d'autant plus évident que toute réflexion concernant l'argot en général ou les gros mots en particulier, nous montre comment les tabous culturels et les particularités de chaque contexte socio-économique peuvent influencer la production lexicale et ses différentes manifestations.

C'est donc dans un esprit pluridisciplinaire et avec le désir de vaincre le critère d'abstention *pudoris causa*² qui semble encore régner dans quelques milieux académiques, que nous avons réalisé ce travail dont le seul mérite serait, peut-être, d'aborder l'argot mexicain sans trop de complaisance

¹ « Nettoie, fixe et donne de la splendeur » (en se référant à la langue espagnole).

² Terme utilisé par Dámaso Alonso pour faire allusion au purisme hypocrite des académiciens.

folklorique, en essayant de garder une vision objective et modérée qui ne soit pas franchement « *argotolâtre* », tout au plus modérément « *argotophile*¹ ».

Les lacunes lexicographiques que nous avons repérées dans l'argot mexicain sont encore plus évidentes dans le cas spécifique des ses deux *mots-souches* les plus productifs, comme le démontre le tableau suivant :

NOMBRE D'UNITÉS RÉPERTORIÉES

SOURCE	MOT-SOUCHE : <i>madre</i> (« mère »)	MOT-SOUCHE : <i>chingar</i> (« baiser »)	TOTAL
M.A. Morínigo ²	3	3	6
F. Santamaría ³	3	11	14
Larousse ⁴	9	7	16
R E A ⁵	10	6	16
COLMEX ⁶	9	11	20
<i>Cette étude</i>	46	35	81

Les chiffres de ce tableau nous montrent comment les dictionnaires les plus réputés de la langue espagnole moderne, dont deux « spécialisés » dans le parler local du Mexique (SANTAMARÍA et COLMEX), omettent la majorité des acceptions argotiques issues des *mots tabous* en question. Est-ce dû au critère d'abstention *pudoris causa* évoqué auparavant ? En tout cas, nous sommes de l'avis que toute description incomplète venant d'un lexicographe réputé devient une prescription *de facto*. Qu'elle soit ou non la conséquence de la censure officielle ou d'une autocensure inconsciente, la lacune repérée est d'autant plus évidente que le nombre d'unités lexicales que nous avons recensées sans vouloir être exhaustif est supérieur à la somme de celles présentées dans les sources « officielles » les plus renommées.

¹ Termes empruntés à J.-P. Goudaillier (GOUDAILLIER 1991).

² MORÍNIGO 1993.

³ SANTAMARÍA 1959.

⁴ BUENO & GARRIDO 1999.

⁵ Real Academia Española 2001.

⁶ LARA 1996.

Si nous replaçons ces deux mots-souches, *madre* et *chingar*, parmi les 14 les plus productifs de l'argot mexicain, on comprendra mieux pourquoi nous avons décidé d'introduire le néologisme « asemantisme polysémique coaxial » afin de rendre compte du phénomène de quasi-monopolisation de la créativité lexicale autour de deux « axes » ou pôles sémantiques.

<u>MOT-SOUCHE</u>	<u>DÉRIVATION</u>	<u>COMPOSITION</u>	<u>TOTAL (%)</u>
1) <i>madre</i> (« mère »)	14	32	46 (22,8 %)
2) <i>chingar</i> (« baiser »)	18	17	35 (16,8 %)
3) < <i>cagar</i> > (« chier »)	16	5	21 (10,4 %)
4) < <i>huevos</i> > (« œufs » = testicules)	7	6	13 (6,4 %)
5) < <i>verga</i> > (« verge »)	6	6	12 (5,9 %)
6) < <i>puta</i> > (« pute »)	7	3	10 (4,9 %)
7) < <i>pedo</i> > (« pet »)	6	4	10 (4,9 %)
8) < <i>mamar</i> > (« téter » = sexe oral)	6	4	10 (4,9 %)
9) < <i>pendejo</i> > (« con »)	6	4	10 (4,9 %)
10) < <i>cabrón</i> > (« salaud »)	6	4	10 (4,9 %)
11) < <i>joder</i> > (« baiser »)	6	2	8 (3,9 %)
12) < <i>fregar</i> > (« froter » = déranger)	6	2	8 (3,9 %)
13) < <i>culo</i> > (« cul »)	4	2	6 (2,9 %)
14) < <i>coger</i> > (« baiser »)	4	0	4 (1,9 %)
TOTAUX :	111 (55 %)	90 (45 %)	203 (100 %)

Outre l'équilibre apparent entre les deux procédés de création lexicale prépondérants (55 % contre 45 %), les chiffres du tableau précédent nous montrent une correspondance assez parallèle entre les trois *mots-souches* les plus productifs de l'argot mexicain et les trois tabous que nous avons signalés d'emblée comme les plus importants dans la culture mexicaine, à savoir :

a) **la religion**, dont le mot *madre* (« mère ») représente une entité « divine », fût-elle contradictoire et syncrétique ;

b) **le sexe**, dont le verbe *chingar* (« baiser » ou « niquer ») désigne non seulement le coït mais le dommage physique et psychologique en général et, de ce fait, le sexe perçu comme agression ;

c) **la scatologie** dont le verbe <*cagar*> (« chier ») est la référence la plus explicite.

Parmi ces trois termes qui sont à la fois des *mots tabous* (d'après leur contenu référentiel ou symbolique premier) et des *mots-souches* (d'après leur productivité lexicale qui concentre presque la moitié des unités lexicales relevées et prises en compte pour dresser le tableau comparatif), seul le mot *madre* (« mère ») n'est pas à proprement parler un mot « grossier » ou « obscène » car il ne contient aucune référence explicite ni au sexe, comme le verbe *chingar* (« baiser »), ni à la scatologie comme c'est le cas de *cagar* (« chier »). Quant au reste des *mots-souches* du tableau, on peut remarquer que, d'après leur sens premier, ils font tous peu ou prou référence au corps et à ses fonctions (dont le sexe et la défécation), y compris le verbe *fregar* (« froter ») car ses formes dérivées sont pour la plupart des euphémismes de *chingar* (« baiser »). Or, nous pourrions nous demander si l'homogénéité sémantique valable pour le sens premier de ces termes se maintient, quand on ne tient compte que de leurs significations argotiques...

Si nous examinons à nouveau les significations argotiques de chacun des 14 *mots-souches* catalogués comme « les plus productifs », nous pouvons dégager certains traits sémantiques qui nous permettent de les classer dans les 7 catégories lexicales suivantes :

- 1) injures et jurons dont l'agressivité exprimée est assez explicite ;
- 2) termes péjoratifs qui mettent en évidence des défauts tels que l'imbécillité, la méchanceté, la trahison et la paresse ;
- 3) termes qui désignent la bagarre et le dommage physique ;
- 4) termes qui désignent l'échec (ou l'amour conçu comme tel), la chance et la mort ;
- 5) termes pour exprimer l'antipathie envers quelqu'un ;
- 6) termes qui désignent la peur ou l'angoisse de façon directe ou indirecte (comme c'est le cas des adverbes exprimant la vitesse) ;
- 7) termes hyperboliques et termes laudatifs pour désigner quelqu'un ou quelque chose qu'on admire et craint en même temps.

C'est en analysant de façon globale les catégories précédentes, que l'on peut parler d'une homogénéité sémantique dans un sens large qui relie tous ces termes à la notion hyperonyme de « La Violence ». Il est donc envisageable d'établir un lien conceptuel entre la totalité des *mots-souches*, pris dans leur sens argotique, et des notions telles que la « violence » et « l'agression », qui se réfèrent à des actes verbaux ou physiques (y compris le sexe, perçu comme une humiliation), ainsi qu'à l'état d'angoisse plus ou moins vague et déstabilisant que toute action violente est censée entraîner.

Il semblerait donc que l'argot mexicain, en se passant des termes qui désignent des émotions et des valeurs morales « positives » telles que l'amour, l'honnêteté, l'honneur et la tendresse par un refus conscient de tout ce qui est jugé comme « pas suffisamment rude » ou « viril », rejoigne ce que Louis-Jean Calvet affirme en se référant à la langue française : «...*les milieux utilisant la langue verte font preuve, en ce domaine [des sentiments], d'une sorte de pudeur qui, aux parcours délicats de la carte du Tendre, leur fait préférer le verbe cru et les références aux rapports physiques.* » (CALVET 1993, pp. 175-176.) Ces observations peuvent en effet s'appliquer au cas de l'argot mexicain dont les *mots-souches* les plus productifs, qu'ils soient « neutres » ou tabouisés, sont toujours liés à des idées plutôt « négatives » qui expriment, de façon plus ou moins ouverte, un sentiment mêlant l'agressivité et l'angoisse.

Nous pouvons aussi souligner que la synonymie observée entre certains *mots tabous* est possible grâce au processus de **désémantisation** opéré au préalable sur le signifié référentiel primaire de chacun d'entre eux.

Ainsi, une poignée de *mots-souches* comme ceux que nous venons de présenter peuvent en fait générer toute une kyrielle de termes qui, avec leur foisonnement apparent, produisent une espèce de « mirage » faisant croire aux locuteurs à une source inépuisable de « *création lexicale ad libitum* ». Ceci résulte de la confusion entre le niveau symbolico-sémantique profond et le sémantisme de surface du vocabulaire argotique créé de façon plus ou moins abondante. Le fondement de cette relation peut, à notre avis, être réduit à une paire de concepts tels que « l'agressivité » et « l'angoisse ».

Puisque les *mots-souches* se vident de tout leur pouvoir référentiel avant de devenir des « machines à créer » nous pouvons, à la limite, les considérer comme des « *matrices formelles* » et non des « matrices sémantiques ». C'est

pourquoi nous préférons parler d'« *asémantisme polysémique coaxial* » pour exprimer l'idée d'une polysémie argotique basée sur deux axes (le verbe *chingar* et le substantif *madre*) et dont la condition opérationnelle est le processus de désémantisation effectué au préalable. C'est alors que des termes comme « baiser » et « mère » deviennent des *mots-souches*, après le passage obligé par une sorte de « vidange sémantique » qui, en leur ôtant leur sens premier, les prépare pour une « resémantisation lexicale » qui les rend argotiquement polysémiques, même si la plupart des termes ainsi générés sont imprégnés, d'après leurs thématiques, d'une « coloration hyperonyme » qui peut être ramenée à des notions fondamentales, telles « l'agressivité » et « l'angoisse ».

En ce qui concerne les référents « tabouisés » de ces deux *mots-souches* hyper-productifs, on notera d'une part le caractère ouvertement sexuel du verbe *chingar* (« baiser » ou « niquer ») et d'autre part le caractère mi-sacré/mi-profane du mot *madre* (« mère »), qui le rend plus difficile à être classé sans aucune équivoque dans une catégorie sémantique aux frontières assez nettes. Dans un premier moment, nous avons considéré le substantif *madre* comme un *mot tabou* de type religieux ; bien que le concept d'une mère biologique « réelle » puisse être présent dans certaines expressions, notamment des injures telles *¡Chinga tu madre!* (« Nique ta mère ! »), seul l'aspect sacré (hautement tabouisé) d'une mère « virginale » faisant partie de l'iconographie religieuse peut expliquer la présence de ce mot dans des jurons équivalents à ceux qui sont utilisés en Espagne et qui contiennent des références religieuses explicites.

Afin de résoudre la contradiction apparente entre le sacré et le profane, nous avons introduit la notion de « mère syncrétique » qui englobe la Mère-Vierge de la religion catholique et les références sous-jacentes aux déités préhispaniques, sadiques et sanguinaires, donc capables d'inspirer non seulement la vénération et la piété mais aussi la peur et l'angoisse. À cela il faut ajouter les représentations « officielles » du métissage, à savoir la Vierge de Guadalupe et « La Malinche » (assistante et concubine du conquistador Hernán Cortés souvent associé au viol, à la trahison et à la défaite historique des indiens). C'est ainsi que, dans le contexte culturel du Mexique, le mot *madre* prend l'aspect d'un véritable « énantiosème » capable d'exprimer des sentiments et des idées complètement antagoniques ; or, il doit cette polysémie au processus de

désémantisation qui le transforme en « moule lexical » dépourvu de sens. Par ces considérations, nous ne voulons pas dire que le mot *madre* **EST**, *per se*, polysémique, mais plutôt qu'il **DEVIENT** polysémique à condition de se soumettre au préalable à un processus de désémantisation quasi totale. C'est donc cette « vidange sémantique » qui le rend apte à fonctionner comme un *mot-souche* argotique dont le caractère tabouisé n'est pas sans influence sur sa « prolificité lexicale ». Il est important de signaler qu'en affirmant que le mot *madre* (« mère ») n'est pas polysémique *per se*, nous ne voulons point nier son caractère conceptuellement complexe mais seulement remarquer la versatilité morphosyntaxique qu'il peut acquérir en devenant un générateur de termes argotiques dont la polysémie est très évidente.

La haute productivité lexicale du *mot tabou madre* n'est comparable qu'avec celle du verbe *chingar* (« baiser »), qui constitue le deuxième axe du phénomène que nous avons appelé « *asémantisme polysémique coaxial* ». Les tableaux ci-dessous indiquent le nombre et le type d'unités lexicales générées par ces deux axes « pré-désémantisés » puis « argotiquement polysémiques » :

1^{er} AXE : Le *mot-souche madre* (« mère »)

<u>NOMS</u>	<u>ADJECTIFS</u>	<u>VERBES</u>	<u>ADVERBES</u>	<u>INTERJECTION</u> <u>S</u>
8 (17,4 %)	7 (15,2 %)	14 (30,4 %)	9 (19,5 %)	9 (19,5 %)

TOTAL D'UNITÉS GÉNÉRÉES : **46**

2^e AXE : Le *mot-souche chingar* (« baiser » ou « niquer »)

<u>NOMS</u>	<u>ADJECTIFS</u>	<u>VERBES</u>	<u>ADVERBES</u>	<u>INTERJECTIONS</u>
6 (17,6 %)	5 (14,7 %)	6 (17,6 %)	6 (17,6 %)	11 (32,3 %)

TOTAL D'UNITÉS GÉNÉRÉES : **34**

Hormis le parallélisme quantitatif que l'on peut constater en examinant les chiffres concernant la productivité lexicale des deux « axes » polysémiques en question, nous pourrions nous demander s'il existe un lien sémantique qui relie « en profondeur » les deux notions tabouisées sous-jacentes, à savoir « mère » et « fornicuer » (« baiser »). C'est alors que l'existence d'une « injure

suprême » telle que *¡Chinga tu madre!* (« Nique ta mère ! ») semble fournir un élément de réponse.

Nous pouvons en effet suggérer qu'à l'origine de la « tabouisation » individuelle de ces deux notions, dont les mots stigmatisés *madre* et *chingar* ne sont que l'expression lexicale, se trouve un tabou culturel fondamental d'ordre symbolique, l'**inceste**, dont la transgression est évoquée par l'injure suprême « Nique ta mère ! ». Cette hypothèse a été esquissée par Nancy Huston quand elle affirme : « La comparaison entre le tabou linguistique et le tabou de l'inceste est plus qu'une simple analogie : les deux tabous sont nécessairement illogiques et illogiquement nécessaires. Les mots **et** les femmes font objet d'échanges entre les hommes ; une interdiction frappe certains mots **et** certaines femmes ; l'inceste et la transgression verbale font obstacle à l'échange ou l'interrompent, mais c'est leur existence en tant que **possible redoutable** qui met en évidence et en valeur les modalités de l'échange lui-même. » (HUSTON 1980, p. 154.)

D'après ce raisonnement, les deux mots-souches les plus productifs de l'argot mexicain sont aussi des mots tabous en ce qu'ils évoquent un acte « possible et redoutable », c'est-à-dire l'inceste, dont la mention explicite dans l'injure suprême *¡Chinga tu madre!* (« Nique ta mère ! »), proférée lors d'éclats incontrôlés de colère, ne fait que confirmer son existence à l'état « latent ». Nous pouvons en outre signaler que le verbe *chingar* (« baiser »), à l'instar du mot tabou *madre* (« mère »), possède une complexité conceptuelle qui le rend difficile à appréhender sur la seule base de son sens premier, car les étymologies généralement acceptées peuvent être très divergentes.

Quoi qu'il en soit, le verbe *chingar* ne s'éloigne jamais de son sens premier (que ce soit celui de « forniquer » ou bien d'« endommager » d'après l'analogie de base), au contraire de son homologue, le mot tabou *madre*, dont la désémantisation est souvent totale par rapport au référent. Étant compris depuis son apparition comme un « gros mot », le verbe *chingar* (« baiser ») se différencie du mot tabou *madre* (« mère ») en ce qu'il est perçu comme plus explicite, voire « obscène » du fait de son allusion ouverte au sexe.

Nous pouvons enfin proposer l'hypothèse selon laquelle le mot *madre* (« mère ») doit en grande partie son caractère « tabouisé » au fait qu'il est associé à l'axe complémentaire de cet **asémantisme polysémique coaxial** dont

nous avons parlé, à savoir le verbe *chingar* (« baiser »), qui contient une allusion explicite au tabou du sexe. C'est ainsi qu'en collusion avec l'image de la possession sexuelle véhiculée par le verbe *chingar*, le concept « mère », particulièrement complexe dans la culture mexicaine, devient une transgression symbolique majeure dans l'évocation d'un interdit suprême, celui de **l'inceste maternel**.

Quant aux deux autres néologismes introduits pour décrire l'argot du Mexique, nous avons mis en évidence un phénomène très récurrent : le procédé qui consiste à remplacer des mots tabous tels que *chingar* (« baiser » ou « niquer ») par n'importe quel autre élément de la langue standard à condition qu'il partage la première syllabe, voire le premier phonème du mot « interdit ». Cette tendance à remplacer les mots tabous par d'autres mots plus neutres ou « innocents » est facilitée par l'attraction paronymique du contexte phonétique et/ou sémantique. Vu la tendance à réduire au minimum la coïncidence formelle entre le mot tabou et son remplaçant euphémique (jusqu'au phonème initial), nous pouvons parler d'un cas d'« euphémisme minimaliste restreint » du fait qu'il se limite à certains termes tels que les mots tabous *chingar* ou *madre*.

Or, ce phénomène peut également être étudié dans le sens inverse car n'importe quel mot du lexique standard commençant par une de ces syllabes ou par un de ces phonèmes « maudits » est susceptible de paraître plus ou moins « vulgaire » ou « obscène » aux oreilles des mexicains indépendamment du contexte où il est proféré. C'est ainsi que toute conversation entre mexicains où surgissent des mots dont la première syllabe ou le premier phonème coïncide avec ceux des mots tabous acquiert, de manière effective ou potentielle, une coloration « grivoise » ou « épécée ».

Dans ce dernier cas de figure nous devons parler non plus d'un procédé euphémique conscient, limité à une partie du lexique argotique mais d'une « *stigmatisation acrophonémique généralisée* » à caractère purement circonstanciel qui s'étend à l'ensemble de la langue standard parlée au Mexique. C'est aussi à cause de cela que le potentiel euphémique de *chingar* est plus élevé que celui de *madre*, de telle sorte que rien que la prononciation de son phonème initial [5] est capable d'évoquer l'image sexuelle tabouïsée, même dans des contextes les moins attendus, devenant ainsi un véritable « phonème tabou ».

La consonne affriquée [5] est perçue comme « foncièrement vulgaire », non seulement parce qu'elle est capable d'évoquer le *mot tabou chingar* et toutes ses dérivations argotiques mais aussi parce qu'elle est présente dans de nombreux mots d'origine nahuatl, pour lesquels l'hispanisation orthographique a transformé la transcription du phonème originel [G] en [5]. Par le seul fait qu'elle est une langue minoritaire et marginalisée, perçue comme « la langue des vaincus » (par rapport à la conquête espagnole), le nahuatl et les termes que lui emprunte l'espagnol sont perçus comme « vulgaires », bien que la plupart d'entre eux soient des mots hypocoristiques non grossiers. Nous pouvons alors parler d'une « actualisation » du racisme, implicite dans la prétendue étymologie hispanique du verbe *chingar*¹. Si le terme *zingaro* évoquait d'abord un groupe marginal (méprisé dans la société espagnole) dont il était l'appellation générique, actuellement il évoque un secteur méprisé de la population mexicaine, les Indiens, par le biais du phonème [G] qui est associé aux mots d'origine nahuatl, langue devenue minoritaire et marginale dans un pays gouverné par les métisses et par une élite d'origine européenne.

La *tabouisation* du phonème [5] atteint un tel degré que presque n'importe quelle unité lexicale de la langue standard peut être perçue comme un euphémisme du *mot tabou chingar* (« baiser ») ou d'autres mots tabouisés, capables d'évoquer des images sexuelles ou scatologiques. Ceci est encore plus évident dans les « albures² » où la contiguïté de certains mots sur l'axe syntagmatique peut créer des effets de fausse paronymie qui favorisent la perception et l'utilisation du *phonème tabou* [5] pour « déguiser » des mots tabouisés autres que le verbe *chingar* comme c'est le cas de *chiquito* (littéralement « petit » et appellation argotique de l'anus), *chorizo* (appellation argotique du pénis) et *churro* (appellation argotique de l'excrément). C'est pourquoi nous pouvons parler d'un « euphémisme minimaliste » qui prend les occurrences du phonème [5] comme des marques de « vulgarité » et/ou de « grossièreté » plus ou moins dissimulées.

¹ Le dictionnaire de la *Real Academia* le signale comme dérivé de *zingaro*, appellation des Gitans.

² Sorte de joute verbale, avec des connotations sexuelles, disputée entre hommes au Mexique ; phénomène étudié et décrit dans le chapitre 6.5. de la thèse dont cet article a été extrait.

C'est en dénonçant encore une fois les travaux lexicographiques qui deviennent « subrepticement prescriptifs » en étant « partiellement descriptifs » que nous voulons clore cet exposé qui synthétise un travail dont le but principal consistait à parler d'un thème tabou sans tomber dans les pièges de l'autocensure, contribuant ainsi à la « démarginalisation » des études argotologiques et à la création d'une conscience chez les spécialistes des sciences du langage du monde hispanique concernant les lacunes théoriques ici repérées. Ces lacunes doivent être comblées, de toute urgence, grâce à un travail sérieux et coordonné capable, en outre, de dissiper définitivement l'ombre du critère d'abstention *pudoris causa*. C'est seulement ainsi que l'on peut songer à la réalisation d'une recherche pluridisciplinaire menée à grande échelle et avec le concours des spécialistes des 20 pays hispanophones.

Le résultat final d'une telle recherche serait alors la première ***Typologie Argoto-jurologique d'Amérique Hispanophone*** qui prendrait comme base théorique l'analyse des *mots tabous* de chacun des pays impliqués. Dans une deuxième phase, cette typologie pourrait alors être confrontée aux résultats des études, malheureusement encore balbutiantes, menées dans d'autres pays et sur d'autres langues mais avec le même objectif, c'est-à-dire la recherche d'universaux linguistiques. Il est évident qu'un travail de ce genre doit être effectué sans aucune prudence, sans la pression des mécanismes de censure officiels ou officieux et dans le plus scrupuleux esprit d'observation et de description objectives auquel doit s'attacher tout spécialiste des sciences du langage qui se veut tant soit peu honnête et responsable.

RAUL ARANA BUSTAMANTE

Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Université René Descartes – Paris 5 (PAVI)

Courriel : raul.arana@free.fr

Références

BUENO & GARRIDO (dir.), 1999, *El Pequeño Larousse Ilustrado*, Barcelona, Larousse.

- CALVET Louis-Jean, 1993, *L'argot en 20 leçons*, Paris, Payot.
- GOUDAILLIER Jean-Pierre, 1991, « Argotolâtrie et argotophobie », *Langue française* n° 90 (mai), Paris, Larousse, pp. 10-12.
- GUIRAUD Pierre, 1975, *Les gros mots*, Paris, P.U.F.
- HUSTON Nancy, 1980, *Dire et interdire. Éléments de jurologie*, Paris, Payot.
- LARA L. F. (dir.), 1996, *Diccionario del español usual en México*, México, El Colegio de México.
- MENÉNDEZ PIDAL Ramón, 1961, *El diccionario ideal*, Madrid, Espasa-Calpe.
- MORÍNIGO M. A., 1993, *Diccionario del español de América*, Madrid, Ed. Anaya.
- Real Academia Española, 2001, *Diccionario de la Lengua Española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- SANTAMARÍA F. J., 1959, *Diccionario de mejicanismos*, México, Ed. Porrúa.